

Alger-Le Caire, ce n'est pas qu'un trajet

«LE COURRIER ALGER-LE CAIRE», titre du livre de l'avocat Mabrouk Belhocine, qui évoquait les échanges épistolaires réguliers entre les dirigeants du FLN à l'intérieur du pays et ceux de la délégation extérieure, ne relate qu'un aspect des liens qui ont toujours existé entre l'Algérie et le pays du Nil. Sans remonter jusqu'au roi Chachnaq ou aux Berbères fatimides qui ont bâti au Xe siècle la mosquée Al Azhar, la Zitouna de Tunis étant le premier palier du savoir, celle-ci était toujours auréolée d'un grand prestige.

La nature des études et la destination des étudiants ont certes changé. Cela ne doit pas faire occulter cette réalité historique. Dans les années 1950 et 1960, la cité des rives du Nil fut un phare pour le monde arabe. Symbole du nationalisme panarabe alors en phase ascendante, elle diffusait thèmes de mobilisation et produits culturels. C'est sur les ondes de Radio Le Caire que fut diffusée, le jour «J», la proclamation du 1er Novembre. Les chansons et les films, véritables usines à rêves, inondaient un vaste territoire allant du Golfe à l'Atlantique. Il suffit de relire les mémoires d'artistes algériens de la période coloniale, dont beaucoup prendront des noms d'artistes égyptiens pour mesurer l'influence, y compris dans les milieux de l'émigration, de Farid El Atrach, Mohamed Abdelawahab... Le passage à Alger d'une troupe égyptienne de théâtre ou de chant était un refus de l'acculturation telle que définie à l'époque par les textes et la doctrine du mouvement national. Dans ses mémoires, Mohammed Harbi, qui vécut quelques années au Caire entre 1959 et 1960, rappelle aussi le rôle du journal El Ahram. Il a formé les stagiaires algériens, comme Mohamed Fodil, Mohamed Belaïd ou Ali Meftahi, qui allaient prendre en charge le journal Echaâb, fondé en décembre 1962. Mostefa Lacheraf rappelle dans son ouvrage «Des Noms et des lieux» que l'Egypte de ces années-là «possède un patrimoine bien maîtrisé (théâtres, musées, opéras, conservatoires de musique, maisons d'édition, corps de ballets classiques et populaires, cinéma d'art...) qui n'a souvent rien à envier aux mêmes institutions culturelles en Occident». AUTRES PÔLES DE SÉDUCTION Toute une génération s'est nourrie avant et après l'Indépendance de grands classiques de la littérature, comme El Aqad, Chawki, El Manfalouti, Taha Hussein ou Najib Mahfoudh. Tewfik El Hakim a été beaucoup joué en Algérie. Leur traduction en français a permis à Taha Hussein et plus tard Ala Alaswany ou Jamal Ghitany d'atteindre un plus large public. D'autres genres de musique comme le chaâbi ou le raï ont ensuite rogné l'influence de la musique égyptienne. L'attrait n'a pas totalement disparu, comme en témoignent les passages d'un artiste comme Tamar Hosni lors de festivals, bien avant le fameux match qui a constitué une sorte de rupture psychologique. Celui-ci est venu s'ajouter à d'autres de nature politique surtout. L'Egypte d'aujourd'hui, empêtrée dans ses difficultés, n'est sans doute plus ce qu'elle était. Son pouvoir d'attraction et celui de ses artistes a diminué avec l'émergence d'autres pôles de séduction comme la Syrie, le Liban avec les feuilletons qui rencontrent un vif succès. Les interminables séries turques ont fait oublier le «mousselsel» qui a nourri des vagues de sarcasme et d'admiration dans l'Algérie des années 1980. Les héritiers des Youcef Chahine, Salah Abu Seif ou Henri Barakat, familiers des cinéphiles algériens, sont moins connus des jeunes d'aujourd'hui. Des efforts sont menés notamment en matière d'édition et d'échanges culturels pour renouer ces fils distendus. Jamais sans doute l'absence d'un centre culturel égyptien, qui était ouvert à Alger, ne se fait autant ressentir pour briser les barrières d'incompréhension. **R. Hammoud**